

LE MIGRANT EXTRAVAGANT

Velibor Ćolic » Rescapé de la guerre en Bosnie, il est sorti né en France. Aboutissement d'une errance qui l'a conduit jusqu'au seuil de Gallimard.

Dans son dernier roman, imbibé d'autobiographie comme ses précédents livres, l'écrivain né en Bosnie en 1964 revient sur son parcours d'Européen des Balkans ballotté par l'histoire. Ce colosse polyglotte de 107 kilos et 195 centimètres, qui vit en France depuis vingt-six ans, dit écrire en deux langues, le français et le croate. Et très bien s'accommoder du regard que l'on porte sur lui dès qu'on entend son français frotté d'accent balkanique, qu'il ressent lui-même dans sa manière d'écrire.

Velibor Ćolic, qui a connu tous les sentiments d'abandon et de déréliction propres aux migrants, aime parler de sa vie comme d'un horizon qui s'est éclairci. Jusqu'à ressentir la langue française, patiemment apprivoisée, comme un bouclier qui désormais le protège et le «dédouane de ses peurs et de ses douleurs». Histoire donc d'un écrivain à la verticalité retrouvée, qui a vu petit à petit s'éloigner l'angoisse et la peur de l'inconnu.

Dans *Le livre des départs*, l'exilé à la nature solitaire rassemble à nouveau les pièces de son puzzle intérieur. Autoportrait donc de celui qui se présente parfois à la dérobée comme «un chien mille fois blessé». Celui qui traîne sa culpabilité de survivant ayant échappé à la mort dans les tranchées, devenues les tombes de tant de ses camarades lors du mois meurtrier de juin 1992 en

Bosnie. Ancien soldat d'une armée en cendres, comme il la nomme, Velibor mettra seize ans pour retourner voir les vestiges de son pays natal à l'occasion d'une visite chez une tante dont seul le regard, bleu et clair, a été épargné par «l'impitoyable couteau du temps». Et ce retour, quasi initiatique, où il se voit confronté au froid métaphysique qui l'a saisi aux premiers jours de son exil, a pour vertu d'inciter l'écrivain à raviver ses souvenirs d'enfance.

L'exilé solitaire rassemble les pièces de son puzzle intérieur

Pourtant celui qui, avant de se forger un destin d'écrivain, a connu les affres de l'exil, l'anonymat, les boulots précaires, la solitude, réserve d'abord un piédestal aux femmes de sa vie. Lui qui a passé tant d'heures à se morfondre dans les cabinets des

médecins et des psys, dans les officines des administrations ou les tristes couloirs du métro, le voilà qui loue éperdument celles qui ont partagé des moments de sa vie, l'ont fait rêver ou fantasmer. Même si souvent elles ont été plus «source de désir ardent et frustré que de bonheur», qu'importe, elles auront été le levier du rêve. Enka, Marie, Claire, Flore, Sandrine ou Laure, elles défilent toutes ici pour quelques éclats de désir, vertiges sensuels et havres à même d'éloigner les spleens de la vie. Jusqu'à cet ange furtif passant un jour dans le couloir d'un bar de TGV avec des yeux évoquant une peinture du Caravage. L'irruption d'un pur fantasme au cœur d'un jour sans joie.

Art du fragment

Velibor Ćolic sait jouer de la scansion et des tensions de l'éros pour enflammer son récit et retenir l'attention du lecteur. Mais il serait faux de réduire son entreprise littéraire à cette seule dimension même si elle paraît primordiale. On assiste aussi à la constitution d'un panthéon littéraire, d'une constellation d'affinités où Jack Kerouac, Emily Dickinson, Oscar Wilde, Nietzsche et même saint Augustin contribuent à façonner la matrice de l'imaginaire de l'exilé magnifique. Si bien que la modernité de la démarche littéraire de l'auteur tient autant à son art du fragment, qui épouse parfaitement les cahots d'une vie en dents de scie, qu'à son style fondé sur l'émotion. Non dans le but d'accrocher facilement le lecteur, mais pour susciter son empathie.

Rien n'illustre mieux cette démarche que les pages dans lesquelles l'auteur évoque la mort de son frère, émigré en Suède. Lui aussi a fait la guerre en Bosnie, mais a été gravement blessé après une attaque serbe. Huit éclats d'obus, tous dans le poumon gauche, mais rien de vital touché. Pourtant, plus tard, en Suède, souffrant de fatigue chronique, on lui découvre une hépatite C, dont l'origine provient du sang contaminé qu'on lui a transfusé dans les Balkans. Sang béni devenu sang maudit à l'origine du cancer qui finira par l'emporter... »

ALAIN FAVARGER



» Velibor Ćolic, *Le livre des départs*, Ed. Gallimard, 185 pp.

Avant de se forger un destin d'écrivain, Velibor Ćolic a connu les affres de l'exil, l'anonymat, les boulots précaires, la solitude.

Catherine Hélie

BD

NOIR PÉTROLE

Histoire » Le pétrole: quelle autre matière première a autant influencé le cours du monde? Et dire qu'avant de devenir «or noir», ce liquide huileux et malodorant désespérait ceux qui le trouvaient sur leurs terres. Le pétrole, quel mastodonte économique! Autour de 2013, son chiffre d'affaires était dix fois supérieur à celui de toute autre industrie. Depuis les débuts de son exploitation, il y a un siècle et demi, le pétrole a été un redoutable moteur de croissance, une source inépuisable de profits, mais aussi un dynamiteur de guerres et de malheurs. Sur des textes affûtés de Pécau, Blanchard plaque en noir et blanc des dessins glacés qui transposent les singulières aventures de l'omniprésent combustible. *La malédiction du pétrole* est une réussite narrative et graphique. Une réflexion appropriée en ces temps «coviens» de décroissance forcée » SJ

» Pécau/Blanchard, *La malédiction du pétrole*, Ed. Delcourt.



BLANCHE FARIBOLE

Récit » Et si certaines personnes disparues s'évanouissaient vraiment dans l'air? Monsieur conduit et converse avec Madame. Il lui tend un paquet de clopes qui reste inviolé. Monsieur s'étonne et regarde à droite. Sa passagère s'est volatilisée. «Elle était là et puis l'instant d'après...» Les explications de Philippe peinent à convaincre la police. Et encore moins sa peu commode belle-famille. Voilà le point de départ de *L'instant d'après*, étonnant récit concocté par les fiers routiniers Maltaite et Zidrou. Inventif, mais un brin évanescent. Si le coronavirus avait la bienséance d'imiter Aline, on ne s'en plaindrait pas. » SJ

» Maltaite/Zidrou, *L'instant d'après*, Ed. Dupuis.



LES CHRONIQUES DE L'UNI

Papa, qui serais-tu?



Régis Jauffret, à la recherche du père. Astrid di Crollalanza

Roman » En septembre 2018, une chaîne française diffuse un documentaire sur la police de Vichy. Le romancier Régis Jauffret y reconnaît son père, embarqué par des officiers de la Gestapo, dans une courte séquence filmée. Alfred Jauffret aurait-il été différent de cet homme en tous points moyen, enfermé dans sa surdité, qu'a connu le jeune Régis? Cette découverte authentique constitue le point de départ d'un roman dont rien ne prédisait l'écriture. Homme effacé occupant avec défaillance son rôle paternel. Alfred Jauffret apparaît effectivement aux antipodes du héros fictionnel. Avec *Papa*, l'auteur des *Microfictions* s'est ainsi lancé dans une quête harassante de souvenirs, cherchant à faire du père de sa mémoire le père de ses rêves.

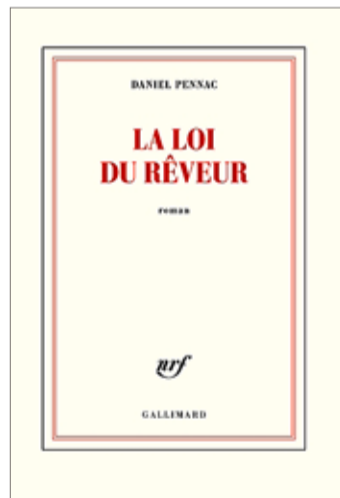
Dans ce monologue où voix et réminiscences se confrontent, Régis Jauffret conjugue avec habileté la drôlerie d'une héroï-

sation exaltée et la brutalité du constat sincère. Evitant le règlement de comptes familial, *Papa* dépeint avant tout le rapport, élevé sur une absence, d'un romancier à sa fiction. Loin de s'y présenter comme le contraire du réel, la fiction en devient l'accomplissement: et si, par le truchement fictionnel, le faux pouvait devenir souvenir véritable? Le roman familial de Jauffret se mue ainsi en une déchirante et singulière apologie de l'imaginaire. Celle-ci conserve par ailleurs l'âpreté que l'on connaît à son auteur, car derrière l'être de papier, père aimé et né des mots de Jauffret, persiste le parfum décevant du réel. » JULIEN MOSSU

» Régis Jauffret, *Papa*, Ed. du Seuil, 208 pp.



Portrait de Pennac en rêveur



Roman » «Pourquoi le souvenir de mes rêves dure-t-il si longtemps alors que, dans la vie diurne, je ne me souviens de rien?» Dans *La loi du rêveur*, Daniel Pennac signe un portrait de l'artiste en rêveur. Il nous entraîne dans le monde de ses rêves qui, comme «ces papiers peints de notre enfance que nous ne pouvons décoller de notre mémoire», décorent son univers littéraire. Le roman devient journal et manufacture des rêves, que l'auteur note au réveil pour éviter qu'ils s'évaporent comme la flotte sous le

soleil. Voyageant entre le Vercors et une Italie féérique, on y découvre ses souvenirs d'enfance, ses cauchemars de lumière liquide et d'inondation électrique. Sans oublier cette bouleversante ode à celui qu'il appelle le champion des rêveurs: Federico Fellini, qu'il s'applique à ressusciter au fil des pages.

Plus qu'un texte sur le rêve, *La loi du rêveur* est un roman qui raconte sa propre écriture. Il s'amuse à dévoiler son squelette, s'effilant et se défilant à mesure qu'il se dévoile. Dans cette époque onirique ou autofiction rêvée, le lecteur docile se fait bousculer et tromper: il découvre un monde où réel et rêve, fiction et autobiographie, flirtent dangereusement. Mais Pennac assume parfaitement la casquette du guide: aucun détail n'est laissé au hasard, si bien que ce qui promet au départ d'être une «mégarando» s'avère être une excursion savamment balisée au pays des songes. Le lecteur n'a plus qu'à se laisser emporter dans cette fantastique paralysie du sommeil, où rêve et littérature ne se cachent pas de suivre la même loi. » AUDREY MABILLARD

» Daniel Pennac, *La loi du rêveur*, Ed. Gallimard, 176 pp.

COLLABORATION Le domaine Français de l'Université de Fribourg propose à ses étudiants de s'initier à la pratique du compte rendu littéraire journalistique. En partenariat avec *La Liberté*, ceux-ci se voient offrir un espace dédié où leurs chroniques paraissent régulièrement. LIB